

Commentaires de lecture

Essai

Gérald Alexis, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Esther Benfredj, Michèle Bernard, Yvan Cliche, Marie-Ginette Guay, Yves Laberge, Laurent Laplante, David Laporte et Catherine Voyer-Léger

Numéro 143, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82969ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Benfredj, E., Bernard, M., Cliche, Y., Guay, M.-G., Laberge, Y., Laplante, L., Laporte, D. & Voyer-Léger, C. (2016). Compte rendu de [Commentaires de lecture : essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (143), 52–56.

Hélène Dorion

LE TEMPS DU PAYSAGE

Druide, Montréal, 2016, 123 p. ; 24,95 \$

Hélène Dorion poursuit, avec *Le temps du paysage*, son travail sur le deuil et la séparation. Le lecteur découvrira dans ce très beau livre une suite toute naturelle à *Recommencements* et même à *L'étreinte des vents*. On y retrouve le talent qu'a l'écrivaine pour conjuguer paysages naturels et paysages humains. L'ajout des photos qui, prises dans la brume, ont quelque chose de ouaté, ne fait que souligner davantage l'extrême délicatesse avec laquelle Hélène Dorion s'applique à nommer la perte.

Ce qui nous traverse quand on lit *Le temps du paysage*, c'est l'impression que devant certains déchirements, comme devant cette brume qui gobe l'horizon, nous ne « pouv[ons] que consentir ». Et pourtant, rien chez Dorion ne relève du défaitisme. Il s'agit plutôt d'accueillir le deuil comme partie du paysage.

Le lecteur qui aura lu la préface saura avant le début du voyage ce qui a motivé ce livre. Je regrette toujours de lire les préfaces, préférant pour ma part entrer dans la brume du projet à tâtons, laissant mon regard s'habituer aux secrets dévoilés par la prose. Des pages bouleversantes qui commencent par « Je suis née d'un homme... » racontent ce père dont on comprend qu'il disparaît. Mais ces pages qui parlent pourtant d'un



père particulier nomment aussi le père et chacun y reconnaîtra sans doute une partie de ses racines. « Je me couche sur le sol humide de nos souvenirs », écrit Hélène Dorion. Nos souvenirs? Des détails comme ceux-ci permettent au lecteur de faire de ce récit le sien, de retrouver les traces de ses propres pertes.

Quand l'écrivaine témoigne des moments où elle aura tenté d'échapper à cette relation, dans la lutte ou dans l'indifférence, on pense à Annie Ernaux et au portrait du père qu'elle a dressé dans *La place*. « Je ne suis pas celle que mon père attendait », écrit Hélène Dorion.

Dans la dernière partie du livre, « Le feuillage du présent », l'amour se présente. Comme la mort, comme la brume, son arrivée « ne se prévoit pas ». C'est peut-être le thème de l'accueil qui se dégage de cet ouvrage méditatif, d'autant plus que dans ce va-et-vient entre la prose et les photos de l'écrivaine s'ouvrent des fissures, des blancs, où chaque lecteur cherchera sa lumière.

Catherine Voyer-Léger

David Lonergan

THÉÂTRE L'ESCAOUCETTE, 1977-2012

LA PETITE HISTOIRE D'UNE GRANDE COMPAGNIE DE THÉÂTRE

Prise de parole, Sudbury, 2015, 385 p. ; 35,95 \$



La petite histoire, je dirais la grande histoire faite de petits gestes, de grands coups de foi, d'ardeur peu commune et de la nécessité de se raconter aujourd'hui. David Lonergan nous relate le parcours de cette coopérative en nous présentant une recension exhaustive de tous les spectacles de l'Escaouette de 1977 à 2012.

Un parcours dans la mouvance du théâtre communautaire qui cherche à dire son pays et à le rendre plus équitable.

Un espace à créer pour de jeunes étudiants fraîchement sortis du Département d'art dramatique de l'Université de Moncton, refusant de s'expatrier pour exercer leur métier et désireux de contribuer à construire une parole spécifiquement acadienne. Dès le départ, on y retrouve les noms de Roger LeBlanc, Stéphane Beaulieu, Bernard LeBlanc, Marcia Babineau, Herménégilde Chiasson ; s'y ajoutera toute une équipe d'artistes animés par la même volonté de projeter la culture acadienne vers l'avenir. David Lonergan nous les fait découvrir à travers l'analyse des différents spectacles et les réflexions de la coopérative sur son rôle, son évolution, sa structure. Il nous fait suivre l'évolution de ce théâtre dans ses tournées dans les écoles, ses collaborations avec le Théâtre populaire d'Acadie (TPA) et autres artistes acadiens, avec des compagnies du Québec, entre autres avec Louis-Dominique Lavigne et Lise Gionet du Théâtre de Quartier, Philippe Soldevila et le Théâtre Sortie de secours, le Théâtre Blanc ; il relate le soutien constant du Centre national des Arts à Ottawa ; il trace l'histoire des liens qui l'uniront aux compagnies francophones du Canada, le Théâtre de la Vieille 17, le Théâtre du Nouvel-Ontario (TNO), etc. On suit ce groupe de spectacle en spectacle s'adressant à la jeunesse, aux adolescents, à un public adulte et à un public estival au Théâtre de la Grand-Voile, à Shédiac. On les suit aussi dans leurs efforts pour développer la dramaturgie en encourageant le travail des auteurs acadiens, par la collaboration avec plusieurs auteurs de l'Acadie et d'ailleurs, par des ateliers d'écriture et la création du Festival à haute voix. On saisit le besoin impérieux d'enraciner une parole diversifiée au cœur de la société d'aujourd'hui. Parallèlement à tout ce travail artistique, David Lonergan nous amène au cœur de la structure

administrative de la coopérative et nous fait vivre les questionnements de ce groupe qui grandit, grandit et s'affirme de plus en plus au cœur du monde de la création théâtrale francophone. Il nous fait aussi vivre, aux côtés de ses membres, toute l'aventure de l'installation dans un nouveau lieu sur la rue Botsford, mieux adapté aux productions de l'Escaouette et à son engagement de plus en plus soutenu dans l'accueil des productions de l'extérieur.

En se faisant raconter ces 35 années d'histoire, on a l'impression que David Lonergan nous donne une clé de compréhension de l'Acadie, dans sa relation tumultueuse à son passé et dans son affirmation toute contemporaine. Comme nous le dit d'ailleurs la quête de plusieurs personnages créés sous la plume d'Herménégilde Chiasson, qui deviennent acteurs d'une société plus orientée vers l'avenir que prisonnière de son passé.

Marie-Ginette Guay

Gilles Archambault
UNE DÉMARCHE DE CHAT
NOTES SUR UNE FAÇON DE VIVRE
Le Noroît, Montréal, 2016, 47 p. ; 13 \$



Bien sûr, dans ce nouvel ouvrage de Gilles Archambault, on reconnaît le ton particulier, confidentiel, de sa « voix ». *Une démarche de chat* est un essai écrit sous la forme d'une lettre adressée à la fille d'une femme qu'il a, des années plus tôt, « aimée à en perdre la tête ». Cette lettre est rédigée alors que le narrateur-auteur séjourne dans la résidence secondaire de cette femme qu'il a tant aimée, tandis qu'elle est en voyage. Il y prend soin d'un chat qu'elle a récemment adopté.

À Ariane, cette auteure à ses débuts qui supporte mal de ne pas être reconnue, il décrit son métier d'écrivain. Pourtant, il avoue se sentir lui-même débutant. Parmi les conseils qu'il prodigue, il en est un qui retient particulièrement l'attention : « Je ne saurais employer les mots qui te rassureraient. Ils n'existent pas. Puisque tu as choisi une voie étroite, celle du dénuement, puisque tu ne joues pas, puisque tu t'offres comme cible aux coups qui viendront, habitue-toi à ne rien espérer ». Par ailleurs, il recommande de ne pas accorder trop d'importance à la renommée, au lectorat, à l'acclamation populaire. L'important est le geste d'un éditeur qui accepte de publier un manuscrit. Geste pour lequel il faut avoir de la reconnaissance.

Il faut également, bien sûr, se montrer reconnaissant envers les lecteurs, mais ne pas les avoir en tête au moment d'écrire. C'est à eux de venir à la rencontre de l'écrivain, pas l'inverse. De ses lecteurs, également, il dit espérer qu'ils soient, à l'occasion, « retenus par une phrase, une page dont [il] serai[t] l'auteur ». Justement, certaines images d'*Une démarche de chat*, sont particulièrement bien ciselées. Par exemple, il évoque « [l']époque où [il a] taquiné le bonheur ». Ailleurs, il lance : « Une âme, certains êtres en ont pour deux ».

Gilles Archambault, en somme, trace le portrait de ce qu'est pour lui son métier. Il témoigne de ce qu'est la vie d'écrivain à ses yeux. D'où, sans doute, la qualification d'« essai » pour cet ouvrage. Il faudrait probablement compléter le sous-titre ainsi : *Notes sur une façon de vivre et d'écrire*. On a l'impression que l'« homme plein d'enfance » présente ici son testament d'écrivain. Espérons que ce n'est pas dans l'intention de ranger sa plume.

Gaétan Bélanger

Andrée Ferretti
FULGURANCE
TEXTES CHOISIS

Presses de l'Université Laval, Québec, 2016, 182 p. ; 24,95 \$

Le livre imite la course à relais : Andrée Ferretti présente sa préfacière Djemila Benhabib qui présente Andrée Ferretti avant que Fannie Bélanger-Lemay raconte Andrée Ferretti... La démarche étonne un peu, mais le profil d'Andrée Ferretti en ressort finement nuancé. L'hommage de la préfacière à Andrée Ferretti confirme le connu, mais en ajoutant la chaleur de l'amitié. Libre, exigeante, pressante, telle est Andrée Ferretti. Jouir de son amitié est un privilège que savoure Djemila Benhabib : n'entre pas qui veut dans ce cénacle.

Les textes que regroupe ici Andrée Ferretti (dont certains sont parus dans *Nuit blanche*) témoignent de sa polyvalence. Volontiers portraitiste, elle recherche en chaque être la facette qui justifie, selon les cas, l'admiration, la réserve, l'osmose des perspectives. Maurice Séguin, Gaston Miron, Hélène Pedneault, Louky Bersianik font aisément l'unanimité ; d'autres non.

Les deux intermèdes éclaireront cette polyvalence. L'intermède philosophique, dominé par le culte que porte Andrée Ferretti à Spinoza, explique peut-être l'irrépressible besoin de



liberté que tous et toutes observent et respectent chez celle qui est devenue la fervente disciple de ce philosophe. Spinoza s'en remet avec une telle confiance à l'être humain qu'il n'éprouve aucun besoin de transcendance : « Lorsque les humains, dans leur évolution, en arriveront à établir des rapports d'intelligence plutôt que des rapports de force, ils pourront juger de la valeur de ce qui est bon ou mauvais à la joie intérieure qu'ils éprouveront à agir, à penser, à entrer en relation ». Donc, nul besoin d'endosseur surnaturel. Peut-être ce pari sur Spinoza conduit-il à la chaleureuse réhabilitation de l'amour humain qu'effectue ensuite l'intermède anthropologique.

La postface que signe Fannie Bélanger-Lemay couronne à merveille ce passage du témoin d'une main à l'autre. Deux réflexions particulièrement pertinentes y font surface. D'une part, comment susciter le désir de liberté chez quelqu'un qui ne l'éprouve pas ? « Chez Ferretti, la tension existe et elle est montrée, mais elle ne trouve pas de solution satisfaisante ». D'autre part, le combat pour l'indépendance inclut désormais chez Ferretti, plus clairement qu'au départ, « une lutte pour une révolution sociale complète ». Deux observations capitales.

Laurent Laplante

Aziz Farès

L'ENCRE DES SAVANTS EST PLUS SACRÉE QUE LE SANG DES MARTYRS

XYZ, Montréal, 2016, 125 p. ; 18,95 \$



À la suite des nombreux attentats islamistes commis ces dernières années en Occident, et qui ont marqué nos consciences, on a parfois reproché aux musulmans d'ici leur silence à l'égard de ces méfaits.

Voilà l'une de ces voix, intelligente, lucide, éclairée, celle d'Aziz Farès, essayiste d'origine algérienne vivant à Montréal et animateur d'une émission de radio. Farès pose un regard cru sur l'islam au XXI^e siècle : une religion « où

les interprétations se sont figées dans une doxa que certains voudraient rendre plus absolue que le texte coranique lui-même ».

Arrivé au Québec en 1996, Aziz Farès déplore que « l'hydre totalitaire islamiste [ait] déployé jusqu'ici ses tentacules, en faisant avancer, subtilement, ses troupes dissimulées sous le

voile pudique de la religion ». Ces zélotes, camouflés sous la Charte des droits et libertés de la personne, s'expriment pour demander des accommodements « qui n'en finissent pas jusqu'à devenir des exigences [...] exprimant au passage un antisémitisme primaire », tout en qualifiant tous ceux qui les dénoncent d'« islamophobes ».

Une stratégie d'autant plus pernicieuse que ces idéologues islamistes font dans les faits la promotion d'un « islam vidé de sa spiritualité », d'une conception « revancharde » de la religion, d'une « volonté hégémonique » en faveur d'une supposée communauté musulmane unie, qui en fait n'existe pas.

Pourquoi la religion musulmane en est-elle arrivée à ce qu'une minorité active de ses adeptes soit prête à faire couler le sang en faveur d'une telle logique absolutiste, fondée sur le délire de la « pureté » d'un Islam originel, conception « qui exclut tout progrès, toute avancée, toute réconciliation » ?

Fort à propos, l'auteur écrit : « Il nous faut admettre que si l'Islam a su apporter culture, civilisation, progrès et même liberté dans un monde alors soumis à la pensée médiévale, il n'a pas pu par la suite s'affranchir de sa propre condition et procéder à sa mutation, préférant revenir aux canons fondamentaux de la religion ». Il ajoute : « Pourtant vivant, le texte a été emprisonné dans le carcan d'une croyance figée ».

Or, il n'y a pas d'Islam authentique, avance très justement l'auteur : l'Islam est ce qu'en font et ce qu'en feront les musulmans, dans la continuité historique. C'est par la « pensée ardente », axée sur la capacité de raisonner, que l'Islam pourra se projeter avec succès dans le futur.

Constat juste, solution idoine, pour une civilisation qui devrait miser sur la sagesse de ce précepte islamique, rapporté par un compagnon du prophète Mohammed ; le titre du livre l'évoque bien : « L'encre des savants est plus sacrée que le sang des martyrs ». Cela devrait bel et bien être la nouvelle devise des islamistes, dont les actions funestes contribuent à faire stagner depuis quelques siècles déjà la culture arabo-musulmane.

Yvan Cliche

Normand Cazalais

ÉVA GAUTHIER

LA VOIX DE L'AUDACE

Fides, Montréal, 2016, 266 p. ; 27,95 \$

Certains croient que l'essor de la musique au Québec a débuté avec La Bolduc. Ce serait oublier qu'il y a toujours eu des chansons et de la musique lyrique, depuis la Nouvelle-France. Si une pionnière de la musique lyrique comme Emma Albani (1847-1930) est encore relativement connue, on se souvient moins de cette autre grande cantatrice du Canada français, Éva Gauthier (1885-1958). Peu de traces de ses prestations subsistent : on ne trouve aucun repiquage de ses enregistre-

ments 78 tours sur CD, mais en cherchant sur YouTube, on peut entendre sa voix dans des pièces folkloriques, beaucoup moins diffusées que les airs avant-gardistes qui l'ont rendue célèbre, il y a un siècle.

Éva Gauthier connut trois décennies de gloire, entre 1906 et 1937. Lors de son triomphe à New York, en 1923, elle interpréta des mélodies de ragtime et de jazz adaptées par George Gershwin à partir de mélodies afro-américaines, avec au piano le compositeur lui-même, alors peu connu ! Malheureusement, la maladie la força à interrompre sa carrière scénique pour se consacrer à l'enseignement ; elle mourut à New York, en 1958.



Biographie romancée, **Éva Gauthier, La voix de l'audace** évoque surtout les années 1920, durant lesquelles cette mezzo-soprano fait le tour du monde, ce qui à cette époque était inusité pour une artiste née à Ottawa. Habitant New York, elle présenta George Gershwin à Maurice Ravel, en 1928, et leur servit doublement d'interprète, à la fois musicale et linguistique. Son répertoire éclectique comprenait des œuvres parfois inédites de jeunes compositeurs

contemporains qui marqueront le XX^e siècle : Darius Milhaud, Béla Bartók, Paul Hindemith, mais aussi Manuel de Falla, Francis Poulenc, Erik Satie et Igor Stravinsky, avec lesquels elle entretient une correspondance. Son auditoire étatsunien semble apprécier ces mélodies parfois atonales, mais il reste très réticent lorsqu'elle ose chanter du jazz, que la bonne société associe aux Noirs !

Auteur prolifique, Normand Cazalais rend justice à cette cantatrice oubliée à laquelle personne n'avait consacré d'étude approfondie. Le style de la biographie romancée, avec ses dialogues inventés, risque de rebuter certains mélomanes soucieux de vérité historique. En effet, on ne sait jamais exactement ce qui est avéré et ce qui est imaginé ou exagéré dans des extraits de lettres, des confidences ou des pensées formulées à voix haute par le personnage central. Même les passages en italiques semblent partiellement inspirés d'un hypothétique *cahier noir*. Seulement quelques notes en bas de page insisteront sur la véracité d'un détail, comme le surnom de « Kiddie » que lui donnera son mari. Mais le lecteur voulant suivre le parcours glorieux d'une héroïne sera bien servi par ce récit enthousiasmant, basé sur un personnage ayant vraiment existé.

Yves Laberge

Paul Auster

LA PIPE D'OPPEN

ESSAIS, DISCOURS, PRÉFACES

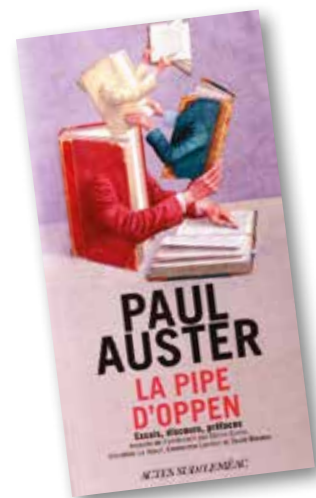
Trad. de l'américain par Christine Le Bœuf,

Emmelene Landon et David Boratav

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2016, 181 p. ; 28,95 \$

Le titre de ce recueil d'essais, de discours et de préfaces, écrits par Paul Auster sur une période de plus de 30 ans, renvoie à George Oppen et à sa pipe de maïs, pour nous rappeler que l'essentiel, dans la vie comme en littérature, réside souvent dans l'ordinaire, comme il nous l'a souvent brillamment démontré dans ses romans. En ouverture, Paul Auster rend hommage à l'ami poète disparu, plusieurs années après que ce dernier est mort et qu'Auster a retrouvé le texte qu'on lui avait alors commandé. Non seulement Auster avait-il oublié ce texte, mais l'identité même du demandeur lui était inconnue lorsqu'il l'a retrouvé. On le voit, on nage ici en plein univers austérien, tant dans les faits racontés que dans la manière dont ils le sont. Le romancier n'est jamais bien loin. Dans ce texte, Paul Auster revient sur la longue entrevue réalisée avec George Oppen au moment où le poète était atteint de la maladie d'Alzheimer. Malgré les maladresses soulevées par Auster lui-même, cet hommage demeure touchant tant par son côté inachevé que par le sentiment de réelle amitié qui le traverse. Il donne en quelque sorte à la fois la couleur et la clé de lecture des pages qui suivent et qui brosent à leur manière une constellation de l'univers cher à l'auteur de *La musique du hasard* par les thèmes qui y sont abordés. Celui consacré à Nathaniel Hawthorne nous plonge au cœur de l'une des œuvres les moins connues de ce dernier, écrite au moment où il était seul avec son fils alors âgé de cinq ans, et qui révèle, au-delà du titre enfantin qui la coiffe, *Vingt jours avec Julian et Petit Lapin, selon papa*, des enjeux narratifs et esthétiques jusque-là négligés. « Si fastidieux et si pesant que pût être ce compagnonnage incessant avec un gamin de cinq ans, écrit Auster, Hawthorne est resté tout au long capable de regarder son fils assez souvent pour saisir quelque chose de son essence, pour le faire vivre par les mots. »

Vivre par les mots. Tel est également l'angle par lequel Paul Auster aborde les autres textes consacrés notamment à Edgar



Poe, à Georges Perec, à Jacques Dupin. Celui qu'il consacre à ce dernier sera également l'occasion de rappeler l'amitié qui lia les deux hommes, l'arrivée de Paul Auster en France, sa rencontre avec Samuel Beckett, Alain Robbe-Grillet, Jean-Paul Riopelle. À l'occasion d'un entretien accordé à *The Paris Review*, Paul Auster revient sur ses débuts en écriture, sur son indéfectible foi dans l'avenir du roman, lieu de toutes les libertés, mais également sur les doutes qui l'habitent : *avancer lentement à tâtons vers la lumière*. Comme il l'indique, écrire est une activité qui incite à l'humilité. Les lecteurs fidèles de Paul Auster ne découvriront sans doute pas de nouveaux aspects de son œuvre, mais ils renoueront, sous diverses facettes, avec ce même plaisir de remarquer des choses qui leur avaient peut-être jusque-là échappé. Comme le rappelle Auster, c'est l'inutilité même de l'art qui lui confère sa valeur.

Jean-Paul Beaumier

Dominique Lebel

DANS L'INTIMITÉ DU POUVOIR

JOURNAL POLITIQUE 2012-2014

Boréal, Montréal, 2016, 432 p. ; 29,95 \$



Par sa mesure, le titre inspire confiance : Dominique Lebel ne prétend pas avoir été le confident privilégié de Pauline Marois ; sobrement, il raconte deux années de travail à proximité des leviers de commande gouvernementaux. Autre élément sympathique, Lebel conserve, de part en part de cette expérience, les ancrages d'une vie équilibrée : la famille exerce ses droits ; le jour s'ouvre sou-

vent sur une séance de jogging ; la lecture – Jean d'Ormesson, Stefan Zweig, Salman Rushdie, Thomas Mann... – parvient à

se loger dans les anfractuosités d'un horaire affolant. Le préjugé favorable trouve à se nourrir.

Le contenu renforce ce premier sentiment. L'auteur privilégie les faits et raréfie les verdicts ; s'il prononce jugement, il le fait sans hargne. Ses évaluations, bien que nettes, évitent la virulence et ressemblent à un constat impossible à contenir plutôt qu'à une quelconque détestation. Preuve que la militance peut s'éloigner du chauvinisme ou de la caricature.

Néanmoins, Lebel ne pouvait ignorer une caractéristique du monde parlementaire : y sévit un taux hallucinant d'ego inflationnistes. Peut-être les *partis à idées* – et le Parti québécois en est un – sont-ils, plus que d'autres, contaminés par ce virus. Bien sûr, rares sont ceux qui présentent leur candidature en ne rêvant que d'un siège de député et qui n'escomptent aucune limousine ministérielle ; cette modestie semble pourtant fleurir plus difficilement dans les plates-bandes péquistes. Chose certaine, Lebel traite comme une évidence l'expansionnisme des ténors péquistes : ceux-là eurent tendance, comme ministres du gouvernement Marois, non seulement à gérer leurs ministères comme leur potager personnel, mais encore à exercer des pressions sur leurs collègues. « Martine [Ouellet] est une battante qui défend ses idées jusqu'à l'extrême limite. Elle ne lâche jamais. Il y a quelque chose d'à la fois exaspérant et attachant chez elle. » D'autres vont plus loin : « Jean-François Lisée a le don d'exaspérer ses collègues en commentant longuement et avec délice tous les sujets qui font l'actualité ». « De retour à la maison, écrit Lebel, j'ai un appel de Bernard Drainville. Il s'inquiète de la stratégie énergétique », thème à bonne distance de sa charte !

Et que dit Lebel de *Madame*, la première ministre ? « En dix-huit mois de gouvernement et trois semaines de campagne, je l'ai rarement entendue prononcer des phrases malheureuses. C'est l'une de ses forces. Très peu de dérapage. Beaucoup moins que ses adversaires. Mais elle a aussi les défauts de ses qualités. Elle fait peu de fautes, mais elle réussit peu de coups de circuit. »

Bilan pondéré et juste.

Laurent Laplante

Une incursion dans la normalité...

Cet automne à FOLIE / CULTURE